

Revue hebdomadaire

A PROPOS 11 janv. 1930

DE " ROBERT "

(SUPPLÉMENT A « L'ÉCOLE DES FEMMES »)

Robert, que vous allez lire, est un supplément à *l'École des femmes*, court récit qui a paru il y a quelques mois en librairie (1). Un supplément qu'André Gide n'avait pas prévu d'abord, que ses propres réflexions sur son livre l'ont contraint d'écrire. Ne vous sentez-vous pas impatients déjà de savoir pourquoi? Mais puisque vous n'avez pas tous lu *l'École des femmes*, il convient peut-être d'en dire quelques mots, avant de rechercher à quelle intention précise Gide a obéi en écrivant ce « supplément ». Avait-il, sans le vouloir, par un pressentiment ignoré de lui-même, préparé des « trous » dans *l'École des femmes*, et ces trous les a-t-il ici comblés? C'est bien, je crois, le problème que pose ce second récit.

Problème qui dépasse, à vrai dire, et singulièrement, l'importance d'un problème littéraire.

L'École des femmes, comme presque tout ce qui sort de la plume d'André Gide, est un texte écrit en plusieurs clés, ou, si vous le préférez, sur plusieurs plans. C'est d'abord, une étude de caractères, un double portrait; c'est aussi une comédie de mœurs; enfin un conte philosophique, nous dirions mieux un drame philosophique.

(1) *Nouvelle Revue française*.

Sans cesse Gide, avec une déconcertante aisance, passe de l'un à l'autre de ces plans, ou bien il se meut sur les trois ensemble ; et c'est ainsi que, comme si souvent, il nous échappe, se réfugie ailleurs au moment où nous allions l'atteindre... A-t-il voulu vraiment rester cette fois hors d'atteinte ?

Je ne puis comprendre comment, à propos de ce livre, une voix s'est élevée pour dénoncer l'appauvrissement de l'art de Gide. Il me semble au contraire qu'il touche ici au triomphe de sa maîtrise, à une réussite presque paradoxale dans l'économie des moyens, la sobriété. Peut-on suggérer davantage à moins de frais ?

Une jeune fille élevée dans un milieu de bourgeoisie moyenne, entre un père anticlérical, mais anticlérical sans passion, avec intelligence — disons plus justement : fermé aux idées religieuses — et une mère un peu sommairement pieuse, s'éprend d'un jeune homme pour lequel il faudrait rajeunir l'épithète de bien pensant. A la vérité, il pense trop bien, ce jeune homme, et surtout trop de bien de lui-même ; il confond à n'en pas douter, sa cause, sa réussite, avec celles de Dieu. La naïve, la neuve Éveline (nous verrons bientôt qu'elle n'est pas si naïve) se laisse prendre aux séductions de ce chevalier au rabais, et l'épouse après avoir vaincu la résistance de son père, décidément aussi faible que clairvoyant. Ai-je omis de dire que ceci se passe en 1894 ? Quelques feuillets d'un carnet d'Éveline, au juste six semaines de ce journal, du 7 octobre au 3 novembre de cette année, suffisent à nous renseigner sur cet imbroglio domestique autant que le ferait la plus longue familiarité avec ces braves gens. L'atmosphère de cette maison, les conversations qui s'y tiennent chaque jour, les amis qui la hantent, tout l'impalpable, l'impondérable, tous les entours de ces vies, nous en connaissons tout, et par quelques traits. N'est-ce pas le réalisme vrai ?

Une autre caractéristique de ce savant métier, c'est l'inégale et subtile distribution de la lumière sur la toile, le parti que Gide sait tirer de la pénombre. A travers les illusions d'Éveline nous pressentons le vrai Robert ; mais grâce à quelles touches délicates ! Éveline nous confie par exemple : « Robert dit qu'il n'y a pas de plus grand plaisir que celui dont on peut tirer parti. » Elle en est encore au point de ne pas discerner dans cet utilitarisme l'égoïsme presque monstrueux qu'il recouvre. Toutes les astuces de ce caractère, elle les transpose en noblesse. Mais Gide nous en garde.

Comment n'admirer pas à quel point il a su prendre « le ton jeune fille » ? Non point certain ton vaguement ingénu, qui risquerait de ne plus correspondre à rien aujourd'hui ; mais le ton jeune fille de cette époque encore décente qu'on qualifiait de « fin de siècle ». Telles gaucheries volontaires sont ici ravissantes : « Je crois que rien n'enseigne mieux la modestie que d'aimer *quelqu'un de valeur* ; c'est auprès de Robert que je comprends le mieux ce qui me manque. Il se montre avec papa si patient, si souple, si adroit... Il a soin d'éviter tous *les sujets de conteste* (1). » Rien d'appliqué pourtant dans ce pastiche ; rien, à vrai dire, qui sente le pastiche. André Gide ne pastiche pas un style de jeune fille ; il s'est fait Éveline elle-même.

Dans une si mince trame d'événements la péripétie ne saurait tarder : Éveline découvre la première supercherie de Robert. Au début de leurs fiançailles, ils s'étaient promis de tenir le journal de leur bonheur et de se le

(1) A peine dans ce vocabulaire si vraisemblable une ou deux invraisemblances. Je crois que la véritable Éveline, si bourgeoisement pieuse, n'eût pas dit que son père n'aimait pas beaucoup *les curés* ; elle aurait dit *les prêtres*. Quelques anachronismes surprennent aussi dans une mémoire aussi scrupuleuse que celle de Gide : en 1894, il ne pouvait être question qu'Éveline allât aux Ballets russes, conseillât à une amie la profession d'infirmière, cherchât à acheter un appartement pour s'y installer après son mariage...

laisser ignorer pour écrire en toute indépendance. Robert, un jour, se fait si pressant qu'il obtient d'Éveline son carnet, bien qu'elle comprenne qu'elle tarit la source où il ne faut pas que l'autre vienne se mirer. Quel n'est pas, pour la trop confiante Éveline, le redoublement de sa déconvenue quand, ayant réclamé pour se consoler, l'échange, il lui faut apprendre que Robert n'a jamais tenu de journal ! C'est ce moment, vous vous en doutez, qu'a choisi l'infailibilité du conteur pour prendre congé des deux malheureux fiancés et les abandonner à un destin que nous pouvons désormais sans peine imaginer.

Si les naïves confidences d'Éveline nous laissent pressentir le vrai Robert, elles nous laissent aussi pressentir la véritable Éveline, celle de demain, qui fermente sous la tranquillité de sa piété conventionnelle et trop apprise : « Je n'ai jamais très bien compris, a-t-elle noté un jour, quelles pouvaient être les idées de papa, car je n'entends rien à la politique. Mais je sais que maman lui reproche ce qu'elle appelle son matérialisme... Quand j'étais plus jeune, je m'étonnais qu'il fût si bon, car il ne va jamais à la messe, et je ne crois pas très juste ce qu'il dit, que la religion ne rend pas les gens meilleurs. Maman trouve qu'il est buté, mais je crois qu'il a meilleur cœur qu'elle, et quand ils discutent ensemble, ce qui n'arrive que trop souvent, maman lui parle d'un tel ton, que c'est vers lui que va ma sympathie, même quand je ne puis lui donner raison. Il dit qu'il ne croit pas au paradis ; mais l'abbé Bredel riposte qu'il sera bien forcé d'y croire quand il y sera, car il ira tout droit et sera sauvé malgré lui. C'est ce que je crois de tout mon cœur. »

Nous ne serons donc pas étonnés de retrouver vingt ans plus tard Éveline au bord d'un gouffre. Que s'est-il passé ? Le quotidien d'une vie moyenne, médiocre, heureuse. Elle a eu deux enfants. Les affaires de son mari (singulières, à la vérité, si nous l'en croyons) ont prospéré.

Elle a vécu dans la plus agréable aisance. Mais elle ne peut plus supporter sa vie, ne pouvant plus supporter son mari, son irréprochable mari. Elle n'a rien pourtant d'une Nora qui veut vivre sa vie. Ce n'est pas sa vérité qu'elle cherche : la vérité tout simplement. Or son mari s'interpose entre elle et la vérité. Ses yeux se sont dessillés. Elle le voit tel qu'il est, avantageux, tirant sans cesse les bénéfices de sa morale. Quoi qu'il dise, « elle ne peut plus l'entendre que mentir ».

— C'est trop simple, interrompez-vous. Il s'agit d'un cas banal d'incompatibilité d'humeur. Deux systèmes nerveux s'affrontent. Éveline a pris son mari en grippe.

— Sans doute. Mais n'oubliez pas qu'elle est essentiellement raisonnable. De son dégoût elle nous donne d'excellentes raisons.

Là encore quelques pages du journal qu'Éveline a repris après si longtemps, suffiront : du 2 juillet au 23 juillet 1914. Elle a résolu de quitter Robert. Comment le lui dire? Quel argument invoquer? Partira-t-elle sans un prétexte? Un accident va le lui fournir. Robert, légèrement blessé en automobile, organise à ce propos, de la meilleure foi du monde, une telle mise en scène, un tel drapé, un tel appareil d'adieux émouvants, de dernières paroles sublimes, de belle mort (bien qu'il soit sûr d'en réchapper), qu'Éveline, une fois de plus révoltée, lui crie presque malgré elle sa résolution de partir. Il la retient par ses sanglots, car ce pauvre comédien est sincère au moins en ceci : qu'il aime sa femme ou croit l'aimer immuablement depuis vingt ans.

— Comment la pieuse Éveline peut-elle vouloir une telle séparation?

— Justement, la pieuse Éveline n'est plus la pieuse Éveline. Elle a perdu la foi. L'incessant contact d'un homme dont la piété lui fait horreur a opéré ce changement. Non seulement sa nouvelle discipline morale ne

lui commande plus de vivre avec son mari, elle va presque jusqu'à le lui interdire.

Vaincue par les larmes de Robert, Éveline reste cependant à son foyer. Mais comment la guerre n'achèverait-elle pas cette ruine commencée? Les habiletés de Robert pour se faire à la fois réformer et décorer de la croix de guerre, grâce à un stage opportun dans une ambulance de Verdun, provoquent enfin la décision d'Éveline. A l'héroïsme ostentatoire et mensonger de son mari elle opposera, pour sa seule satisfaction (car le monde ignorera toujours son secret destin) une mort sans phrases : elle ira soigner des contagieux loin du front, et bien que la mort se dérobe le plus souvent à ceux qui la cherchent, elle la trouvera fidèle au rendez-vous.

Que pouvons-nous attendre maintenant de Robert que déjà nous ne pressentions? Gide avait supposé que le fils d'Éveline reproduisait les traits moraux de son père, et sa fille, les traits maternels, accentués par plus d'indépendance encore et de farouche révolte. (Ces deux esquisses profilées derrière ces deux portraits, quel surcroît de richesse, d'ailleurs, et d'intérêt pour son livre!) Il lui avait plu d'imaginer en outre que le journal d'Éveline, que nous venons de parcourir ensemble, lui avait été confié par cette petite Geneviève, préoccupée d'exalter la mémoire de sa mère, de la donner en exemple à d'autres victimes. Il suppose maintenant que Robert, blessé par la publication de ce journal, refusant de se reconnaître dans le portrait que sa femme a tracé, lui envoie, pour le publier aussi, le plaidoyer que vous allez lire. Sans charger la mémoire d'Éveline, Robert sent le besoin de se défendre. Elle était peut-être une grande âme : il n'est pas un fantoche. Elle l'entendait mentir : au moment qu'il se sentait sincère. Mais il n'est pas seul à vouloir se défendre. Gide aussi veut lui rendre des avantages.

Jusqu'à quel point? C'est toute la question. La mort d'Éveline laissait en somme à Robert le privilège du dernier mot. *Gide a-t-il voulu le lui laisser aussi?*

Qu'il ruse avec nous, que son art soit captieux, fertile en pièges, pourquoi pas? *C'est sa sincérité envers lui-même qui nous importe seulement.* A-t-il donc été absolument sincère envers lui-même en prétendant donner à Robert sa revanche? Évidemment ce pauvre homme continue de nous apparaître ici assez sot, borné, bouffi. Gide n'en disconvient pas. Il a voulu peindre une espèce nombreuse, celle des dévots à bon compte satisfaits, profiteurs de leurs beaux sentiments, dupes d'eux-mêmes et de leur belle conscience. Mais justement, c'est sa sottise, sa bouffissure, son facile contentement sur quoi Gide exerce son ironie; ce n'est pas sa piété, moins encore sa foi.

L'École des femmes, qui a emprunté son titre à Molière, pose en effet exactement le même cas que *Tartufo*. Elle aussi peut être prise par les esprits chagrins ou facilement alarmés pour une satire de la religion et des dévots. Mais elle n'est pas plus cela que *Tartufo*; elle n'est qu'une satire d'une certaine manière d'être religieux. Ces esprits facilement alarmés me sauront peut-être mauvais gré de publier *Robert*: « Quelle nécessité, diront-ils, de vous aventurer sur ces frontières mal défendues? La satire de la fausse religion mène si vite à la dérision de la vraie!... » Je n'ai pas cru être téméraire en décidant comme Louis XIV...

Prenons garde, au surplus, aux nuances essentielles qui distinguent un Robert d'un Tartufo. Tartufo est l'hypocrite pur. Robert n'est pas hypocrite. S'il profite de ses beaux sentiments, c'est sans s'en douter; il est sa première dupe.

C'est pourquoi il ne réussit pas à nous devenir antipathique, même au moment de ses plus grandes épaisseurs, de ses plus choquantes roueries. Habilité de Gide?

Non pas. Effort plutôt d'objectivité, d'impartialité. Si Gide s'est refusé au trop facile plaisir du portrait-charge, de la caricature, de la bouffonnerie, c'est qu'il n'a voulu qu'être vrai, jusqu'au fond. Il s'est contenté de regarder, d'écouter Robert, avec des yeux parfaitement lucides, des oreilles complètement attentives. Il l'a vu et entendu tel qu'il y en a beaucoup de par le monde.

Robert est un homme dépourvu d'inquiétude métaphysique, de la passion de la vérité. C'est un esprit court. Peu de besoins spirituels, sinon celui de se voir en beau, seul moyen à sa portée d'apercevoir la beauté. Parmi tant de traits d'un choix si sûr, je n'en regretterai peut-être qu'un, le trait final, quand notre veuf, qui croit avoir tant aimé Éveline, essaie de justifier son prompt remariage : « Pauvre Éveline, qui n'aspirait à aucun ciel ! Comment m'eût-elle aidé à atteindre celui que la religion nous permet dès ici-bas d'entrevoir ? Comment pouvais-je espérer de l'y retrouver un jour. C'est cette considération qui m'amena à me remarier un temps décent après mon veuvage... » Vous lirez tout à l'heure la suite de ce propos qui frise le comique et a de quoi nous étonner d'autant plus que Robert se déclarait tout à l'heure certain du salut d'Éveline. « Je crois, je sais, disait-il, qu'Éveline, dans ses derniers instants, a reconnu ses fautes, s'est réconciliée avec Dieu, à temps pour communier encore, de sorte que je puis espérer, par la miséricorde de Dieu, la retrouver par delà le tombeau telle que je l'aimais... » Gide nous dira que de telles contradictions sont dans la nature, et surtout dans la nature des veufs qui se remarient. Une nuance de cocasserie perce tout de même ici, et, comme c'est le trait final, il emprunte de la force à la place où il est mis, et risque de nous donner le change sur l'intention secrète de l'auteur.

Je regrette d'autant plus ce point d'ironie que ce que j'appelais tout à l'heure la sincérité de Gide envers lui-même me paraît en tout le reste évidente. S'il nous

montre souvent Robert ridicule, il n'en montre que mieux comment sa foi seule le sauve par instants du ridicule, l'élève même jusqu'à une sorte de grandeur. Il ne craint pas de lui prêter des arguments auxquels on voit bien que lui-même ne trouve rien à répliquer, parce qu'ils sont, en effet, sans réplique possible. Celui-ci par exemple : « Éveline commença d'introduire cette notion de sincérité dans la morale, où je ne dis pas qu'elle n'ait que faire, mais où elle peut devenir extrêmement dangereuse, sitôt qu'elle n'est plus balancée et combattue par une notion supérieure du devoir. L'on eût dit bientôt qu'il suffisait qu'un sentiment fût sincère pour mériter d'être approuvé, comme si l'être naturel, que l'Évangile appelle si bien « le vieil homme », n'était pas précisément celui même que nous devons combattre et supplanter. C'est là ce que cessa d'admettre Éveline, qui se refusa de comprendre que je pusse préférer en moi celui que je voulais être, et que je tâchais de devenir, à celui que naturellement j'étais. Sans me taxer précisément d'hypocrisie, tout geste ou toute parole par lesquels je m'efforçais d'entraîner vers le bien mon être intérieur lui devint suspect... Ce culte de la sincérité entraîne notre être vers une sorte de pluralité fallacieuse ; car dès que nous nous abandonnons aux instincts, c'est pour apprendre que ces instincts se combattent entre eux, de sorte que l'âme qui ne veut se soumettre à aucune règle est forcément inconséquente et divisée. Le sentiment du devoir exige et obtient de nous l'unité, sans laquelle notre âme ne peut prendre conscience d'elle-même, et donc ne peut être sauvée. » Ce qui est digne de remarque ici, c'est que, par la bouche de Robert, Gide plaide contre lui-même, contre cette théorie de la sincérité qu'il a exprimée ou sous-entendue en tant de ses livres (et surtout dans son *Dostoïevsky*), selon laquelle l'homme n'est sincère que dans la mesure où il n'est pas un, où il laisse foisonner en lui-même les instincts les plus contradictoires. Voilà où Robert s'élève,

non seulement jusqu'à la grandeur morale, mais jusqu'à l'intelligence ; et l'on ne voit que trop que chez lui cette intelligence procède seulement des lumières de la foi. S'il cherche à se remémorer les premières heures troubles de son ménage, « c'est vers ce moment, nous confie-t-il, que je pris pour la première fois conscience très nette de cette fissure qui, sans doute, avait déjà depuis longtemps commencé de se produire entre Éveline et moi, que déjà je percevais vaguement, mais à laquelle jusqu'à présent je me refusais de prêter attention, *sachant trop que, souvent, pour les sentiments, c'est l'attention que nous leur accordons qui fortifie leur existence, et que cessent d'être ceux que nous nous refusons à considérer.* C'est par l'examen de l'inavouable que nombre de romanciers d'aujourd'hui exercent une si préjudiciable influence. » Où ce roué borné aurait-il appris de telles finesses, sinon dans l'examen de conscience du catholique ?

Mais nous voici, je crois, arrivés au point où nous nous sentirons contraints de donner raison à Robert plus même que ne l'a souhaité Gide : c'est quand il se refuse absolument à croire que sa vertu, sa piété, ont pu détourner Éveline de la foi : « Cette accusation affreuse qui tend à rejeter sur moi la responsabilité de ses écarts de pensée, je la repousse. » Il ne nous semble pas possible, en effet, que ce soit le caractère de Robert, la connaissance qu'Éveline en acquiert trop tard, qui ruinent sa foi religieuse. Il y aurait disproportion de la cause à l'effet. C'est ici peut-être que Gide a dépassé la mesure des restrictions permises, de l'économie possible, préparé un peu trop de trous pour les pouvoir combler : quand il se montre si avare de renseignements sur les circonstances de l'évolution religieuse qui se produit chez Éveline, sur ces démarches intimes, ces étapes douloureuses qui peuvent mener une âme comme celle-là de ce

premier état, une foi presque sans ombre, à ce second état, l'absence complète de Dieu. L'économie des moyens ne confinerait-elle pas ici à l'escamotage?

« Ce n'est pas ce livre-là que je voulais écrire, » nous dira Gide. — « Alors il ne fallait peut-être pas le sous-entendre. »

Sans doute Éveline ne devait pas faire pour Gide le centre de son tableau ; elle ne lui servait que pour équilibrer la figure de Robert. Mais justement, pour ne pas risquer de fausser Robert, peut-être fallait-il s'expliquer un peu plus complètement sur elle.

Ce n'est pas que je me sente l'envie de chicaner Gide à propos de quelques incohérences, au moins apparentes, qu'il attribue à Éveline sans chercher à les interpréter, à les justifier. A la page 112 de *l'École des femmes*, Éveline s'exprime encore avec l'accent d'une âme éclairée par la grâce, confiante en la lumière surnaturelle, comme une croyante, en un mot. A la page 113, elle a perdu la foi. Entendez bien qu'elle n'a pas perdu seulement la foi catholique, la foi chrétienne, qu'elle ne s'est pas soudain heurtée à une difficulté du dogme chrétien. C'est d'une ruine plus complète qu'il s'agit. Dieu s'est retiré d'elle. Elle vivra désormais dans un univers sans Dieu, et en face d'elle-même, qui a perdu son âme immortelle.

Contraste surprenant par sa brusquerie, évidemment, mais plausible, si l'on veut bien admettre que l'âme qui a perdu Dieu ne s'en avise souvent, ou ne consent de se l'avouer que longtemps après. On ne continue pas seulement à faire les gestes de la prière ; on vit sur un certain rythme intérieur qu'il semble que rien ne puisse remplacer ; et, tout à coup, il faut bien s'avouer que le mal est fait, que la catastrophe est accomplie. Tout n'est pas dit d'ailleurs, tout n'est pas accompli en une fois. On revient comme malgré soi aux anciens gestes, aux démarches intérieures de naguère ; et c'est pourquoi, si Éveline s'avoue athée et le lendemain recommence à

prier, ce n'est pas là que l'ombre me gêne dans ce livre ; c'est bien auparavant. J'aurais voulu pouvoir contrôler les invisibles infiltrations du doute dans cette âme. Gide croit pouvoir s'en dispenser et m'en dispenser en supposant cet intervalle de vingt ans entre les deux fragments du journal d'Éveline. C'est dans cet intervalle que la crise s'est déroulée, à l'insu même de la jeune femme, probablement. Mais si Gide avait décidé de se refuser à cet examen, du moins ne fallait-il pas consentir qu'une personne aussi autonome qu'Éveline se laissât déterminer par un personnage aussi insuffisant que son mari. Si certaines démarches de Robert ont pu être pour elle l'occasion de certains retours sur elle-même, de certaines clartés tragiques, elles n'ont pu en être la cause. *Éveline aurait perdu la foi avec un mari tout différent.* Elle la perd parce qu'elle est, hélas ! une intelligence prédestinée à la perdre.

La secrète faiblesse de ce petit livre est là, si faiblesse il y a. N'irons-nous pas même la rechercher un peu plus profond encore ? S'il faut tout dire, ce qui me paraît ici un peu sollicité pour les besoins de la cause, ce n'est pas seulement qu'Éveline, si intelligente, si lucide, ne perde pas à jour plus rapidement son insupportable mari, c'est qu'elle l'ait épousé. Dans la réalité, ne l'eût-elle pas découvert dans son vrai dès le temps de leurs fiançailles ?

Quelques personnes contesteront la vraisemblance du récit de la mort d'Éveline et du rôle que Gide prête à l'abbé Bredel. Un prêtre véritablement éclairé et scrupuleux consentirait-il à administrer les derniers sacrements à une mourante qui témoignerait des dispositions où se trouve Éveline, de ce refus de la foi ? Craignons de nous reconnaître une compétence dans ce domaine si haut, si réservé. Mais il me semble que le personnage de l'abbé Bredel, outre que Gide lui prête les traits les

plus vénérables et le peint avec une déférente sympathie, est parfaitement logique. On ne saurait demander à un prêtre d'assister avec tranquillité à la mort d'un athée, — cet athée fût-il un juste, — ni de consentir à sa sérénité. Ce prêtre a connu Éveline toute enfant. Il connaît la loyauté, la qualité pure de cette âme intransigeante. Il sait qu'hier encore elle croyait. Comment n'espérerait-il pas qu'elle croira demain? Dès qu'elle n'oppose pas de refus haineux, ni même de parti pris de refus aux secours qu'il vient lui apporter, qu'elle ne lui oppose que son impuissance à croire, n'a-t-il pas le droit, le devoir même d'éprouver sur cette mourante la vertu du sacrement, d'escompter le miracle qui rendrait cette âme à la lumière? Il me semble qu'ici André Gide a vu juste et s'est conformé à la vraie tradition catholique.

Laissons-nous dire encore que ces deux récits, très elliptiques sans doute, mais si complexes, si lourds de sens, ne sont qu'un « exercice » de plus dans l'œuvre gidiennne? C'est, je le sais, une expression dont Gide lui-même se sert volontiers en parlant de quelques-uns de ses ouvrages, comme Paul Valéry des siens; mais ses commentateurs ne sauraient en abuser. Un exercice, peut-être, à condition de ne point le classer dans la série d'*Isabelle*, mais dans celle de la *Porte étroite* et de la *Symphonie pastorale*; une réussite, en tout cas.

Non, l'art de Gide ne s'est en rien desséché, appauvri; s'il s'est encore allégé, démuné de moyens, ce n'est que par une maîtrise de plus... Non, sa richesse intérieure n'est pas diminuée, cet art ne s'est pas « déspiritualisé ». Si Gide laisse moins paraître son inquiétude, ces balancements dont sa sorcellerie fut longtemps faite, ce calme nouveau, cette sérénité inattendue conservent la même faculté de nous émouvoir. Peut-être même restons-nous plus longtemps atteints par le contraste de ce style

presque indifférent et du pathétique profond qu'il recouvre... Non, il n'y a point de véritable indifférence ici. Si ces livres sont écrits dans plusieurs clés, il ne s'agit que de trouver la bonne. La manière dont Gide appréhende le problème spirituel, le problème divin, n'a jamais été, ne pourra jamais être purement intellectuelle, celle d'un Sainte-Beuve, par exemple, quand il écrit le *Port-Royal*. Il y a chez lui autre chose et plus que cette sympathie de l'intelligence poussant son effort de compréhension jusqu'à une quasi adhésion. Quoi qu'il fasse, quelque indifférence à laquelle il se condamne, percera toujours chez lui la nostalgie d'un climat natal.

Il se croit plus résigné qu'il ne l'est à ne pas croire. On m'oppose les déclarations rationalistes de son voyage au Congo : il se serait aperçu que Dieu, depuis longtemps, ne faisait plus partie que de son vocabulaire, alors que, par habitude, il le croyait encore intégré dans sa pensée, dans sa vie. Je n'arrive pas à me représenter comment il lui sera possible, à lui, de remplacer ce repère : Dieu. Y a-t-il beaucoup d'écrivains d'aujourd'hui à qui cette possibilité soit refusée, pour qui le problème de l'humain, malgré eux, se situe là?

S'il croit avoir coupé une fois pour toutes les ponts derrière lui, qu'il n'oublie pas que c'est pour s'être interdit à lui-même à tout jamais de se reposer dans le doute aussi bien que dans l'affirmation : « Si je vous dis que je doute, considérez que je suis tenté de croire ; et si je vous dis que je crois, tenté de douter. » Tel paraît être le rythme essentiel de l'auteur de *Numquid et tu*, et des *Caves du Vatican*. C'est comme s'il s'en remettait à un autre de décider s'il doute ou s'il croit. Il pousse à fond ce qu'il croit être sa loyauté dans ces deux attitudes. Mais lourd du passé de son esprit, riche de son expérience, ne voit-il pas que se refuser à prendre parti, en un tel débat, c'est encore prendre parti? L'argument célèbre qu'il a développé dans *les Faux monnayeurs*, où

il établit que l'habileté du démon est d'intervenir au moment même où nous le nions, cette négation même étant un témoignage de lui, n'est-il pas si spécieux que nous ne puissions en quelque sorte le retourner en faveur de Dieu : on ne nie avec cet effort que ce qui est.

On s'obstine : « Gide trouve commode de ne pas croire. » Parce qu'on se le représente comme libéré de toute contrainte morale, sur la foi de ses livres récents (où peut-être, à tout le moins, a-t-il fait une trop grande part à la physique de l'amour au détriment de sa métaphysique), on lui prête, par surcroît, la hâte de se débarrasser d'un certain camouflage de spiritualisme, dont il aurait cru bon de se précautionner longtemps. Que voilà donc une vue courte et indigne du sujet ! Pour résoudre les contradictions de Gide, il faut toujours se souvenir de ce passage capital de *Si le grain ne meurt* : « J'en vins alors à douter si Dieu même exigeait de telles contraintes, s'il n'était pas impie de regimber sans cesse, et si ce n'était pas contre Lui... » Théologie bien hasardeuse, bien scabreuse, évidemment, que celle qui consiste à donner au mal le nom de bien, plutôt que de se résoudre à concevoir un Dieu qui permette le mal, inflige le mal. Mais propos blasphématoire dans l'intention, je ne peux pas le penser. Hommage tout de même à ce Dieu aux volontés insondables ; hommage qui, pour détourné qu'il soit, n'indique certes pas de vocation réelle, de préférence pour l'anarchie morale. Sans doute ce fragment de confession vise une époque vieille de plus de trente ans, et la pensée de Gide a depuis singulièrement évolué. Mais je persiste, même s'il proteste, à penser que cette petite phrase contient encore le nœud de ses résolutions intimes. Je ne puis pas nier qu'il prête ici le flanc à ceux qui le suspectent de vouloir conserver à la fois les bénéfices de la licence et ceux d'une position spirituelle et même chrétienne ; mais je conteste qu'il y mette de la malignité.

On lui reprochait son casuisme. On va lui reprocher son allégresse. S'il a cru longtemps que les valeurs morales ne pouvaient subsister dans l'homme sans l'idée divine, et s'il est vrai qu'il réussisse à s'affranchir de cette idée (on a vu que je le croyais moins que lui), s'il est vrai qu'avec des timidités, des reprises constantes, il entrevoie maintenant la possibilité d'une morale purement humaine, voudrait-on le voir à terre, abattu, ruiné? Pourquoi appelez-vous orgueil ce qui n'est, chez beaucoup, qu'une résignation de la raison qui ne peut dépasser ses limites? On peut parler de l'allégresse de ceux qui espèrent. Mais l'allégresse de ceux qui n'espèrent rien, il faut bien la réduire aux proportions d'un repos, le repos de ceux qui ne souffrent plus, après avoir trop souffert.

Concluons. Je ne vais pas jusqu'à penser que Gide ait voulu laisser le dernier mot à Robert, qu'il se range du parti de cette âme trop prompte à affirmer son excellence. Il reste du parti de cette âme déçue et sombrée dans le doute qu'est Éveline. Mais qu'inférer de là? Je ne sais quelle sournoiserie de sa part, quel plaidoyer trop insinuant, trop subtil contre la foi? Assurément non. Ce serait le méconnaître que de s'en composer cette image un peu conventionnelle de démolisseur masqué. Laissons aux gens auxquels il faut à tout prix des clichés celui-là.

Des deux petits livres dont je viens de trop longuement parler, je crois qu'il y a deux « moralités » à tirer, que peuvent accepter toutes les âmes de bonne volonté, de droiture, chrétiennes ou non.

La première est une sorte d'avertissement sur ce qu'on pourrait appeler l'égoïsme sacré de la foi chez un trop grand nombre de croyants. Je ne pense pas qu'on puisse nier que pour ceux dont je parle, la foi se résume surtout à une sorte d'obsession de leur destinée individuelle, attend surtout la récompense, se manifeste plus impatiente de recevoir que de donner. Je demandais à André

Gide : « Est-ce que je vous interprète bien ? N'est-ce pas là l'une des clés de votre livre et n'avez-vous pas voulu dire que pour beaucoup, trop semblables à Robert, la foi est d'abord un profit, qu'il faut qu'elle paie avant de coûter ? » Il me répondit sans hésiter : « Je n'aurais pas osé articuler cela. J'ai connu trop de saintes âmes tout désintéressément, toute générosité, tout amour. » Qu'il m'excuse donc si je tire malgré lui cet enseignement de son livre. Il y a une admirable parole, trop peu connue, du curé d'Ars, que cite Charles du Bos, dans le livre scrupuleux, profond, plein d'un inépuisable discernement, qu'il vient de consacrer à André Gide : « Je pense souvent, disait le saint, que quand même il n'y aurait pas d'autre vie, ce serait un assez grand bonheur d'aimer Dieu dans celle-ci, de le servir, de pouvoir faire quelque chose pour sa gloire. » Voilà, sans doute, un désintéressement peu accessible à des âmes moins sublimes ; mais ne scandaliserait-elle pas un trop grand nombre de chrétiens, cette foi qui ne se subordonne pas à la récompense, qui accepte même le risque de n'être pas récompensée ; et ne serait-ce pas pourtant la plus méritoire ?

Le second avertissement que me donne cette lecture, c'est sur l'injustice qui consiste à « coter » l'âme croyante plus haut que l'âme affectée du doute, quelles que soient de part et d'autre leurs vertus.

Tant de croyants se refusent à admettre qu'il puisse y avoir des justes en dehors de la foi, que des âmes puissent se ranger à une certaine discipline morale, voire à un certain ascétisme, vivre pour les autres, en arriver à se préférer les autres, sans les préceptes de la foi et sans ses récompenses ! Une partie de l'hostilité des incroyants contre les croyants n'est-elle pas faite de cette secrète mésestime que les autres leur témoignent, de la hauteur de laquelle ils leur parlent, de cette différence d'essence qu'ils établissent entre eux ? Lesquels sont les plus responsables de cette sorte de haine de classes ?

Le jour où ce jugement de valeur n'interviendrait plus entre les âmes que la foi sépare, qu'est-ce qui pourrait donc empêcher une véritable amitié, une véritable fraternité, la paix enfin, et même une collaboration sincère pour le bien, de s'établir entre les croyants et les incroyants? et pourquoi cette paix ne s'établirait-elle pas au bénéfice de la foi?

André Gide, après tout, a probablement plaidé ici moins contre Robert croyant, égoïste jusqu'à la férocité, superbe, que pour Éveline incroyante généreuse prompte à l'effacement, et jusqu'en cela même je le crois évangélique, chrétien.

Si la foi semble, hélas, se retirer toujours davantage d'entre les hommes, si le nombre des appelés, des élus paraît se restreindre, est-ce à dire que l'homme soit heureux de se détourner de son Dieu? Sa tristesse ne se marque-t-elle pas en ceci qu'il essaie de conserver le divin quand il ne peut plus croire à Dieu? Mais de ces incroyants, toujours plus nombreux, avons-nous le droit de postuler *qu'ils ne veulent pas croire*, ou, plus justement ne devons-nous pas admettre *qu'ils ne le peuvent pas*? Le Christ disait : « Si tu peux croire... »

Gide, hanté par le divin, ne tend certes pas à détruire le divin dans les âmes qui continuent d'en vivre, à respirer naturellement en Dieu, mais à infirmer cette hiérarchie de valeur que nous voyons subsister entre les âmes qui aperçoivent Dieu et celles auxquelles Il reste caché, comme si l'honneur, le courage, la noblesse étaient impliqués dans cette acceptation ou dans ce refus, comme si la pauvre âme humaine en était toujours responsable.

FRANÇOIS LE GRIX.